

## EN ROUTE POUR LA BAIE D'HUDSON

PAR M. L'ABBÉ PROULX, MISSIONNAIRE DANS LE VICARIAT APOSTOLIQUE DE PONTIAC

(Suite)

## VII

Premières découvertes et premiers établissements à la Baie d'Hudson

*Per ignem et aquam.* — Un déluge. — Le conseil. — La retraite. — L'hospitalité. — Une soirée de liesse. — Une journée de loisir. — Hudson. — Son hivernement. — Il est trahi. — Punition. — Champlain.

**T**ransivimus per eremum terribilem et maximum, pouvons-nous dire avec Moïse. Pour arriver jusqu'ici, nous avons dû passer par d'épaisses forêts, par des chemins âpres et rudes, entre des précipices et des abîmes, dans de vastes solitudes où l'on ne rencontre que Dieu. Nous pouvons ajouter pour ces jours derniers : *transivimus per ignem et aquam*, par les rayons d'un soleil brûlant, par l'eau surtout, par des torrents intarissables, sous les cataracts du ciel entr'ouvertes un vrai déluge.

Toute la nuit du samedi, la pluie continua de tomber, la prairie, au loin et au large, devint comme une mer, à la surface de laquelle flottait la tête des foins. L'élément liquide fit invasion dans nos tentes, nos lits se trouvèrent à la nage. Littéralement nous étions inondés, submergés, noyés : nous avions fait naufrage sur terre.

Le vent du Nord rangeant, tor-dait les tentes, menaçait de les arracher et de les emporter au gré de ses caprices. Nous grelottions, les dents nous claquaient dans la

bouche, sous la crudité d'un froid humide. A la clarté renaissante, le conseil est assemblée. Le président pose la question :

— Dans les circonstances présentes, quel parti est-il expédient de prendre ?

*Tot sensus tot capita.* Les opinions sont diverses, il y a du pour, il y a du contre, la discussion se prolonge. Au dehors, la tempête, de son côté, augmente, tonne, presse avec une éléquence à la fin irrésistible. En définitive, voici quels sont les motifs qui l'emportent :

— Il fait froid. Pour nous chauffer, il nous faut glaner des morceaux de bois rares, ici et là, à dix et vingt arpents dans la prairie et sur les grèves ; du reste, aurions-nous du combustible, que le vent et la pluie nous empêcheraient de nous en servir. Nous ne pouvons rester plus longtemps de la sorte, assis dans l'eau. Irons-nous dans la forêt à la recherche de quelque petit coteau pour y établir notre camp ? Mais tout y est mouillé, terre, herbes, arbres, feuillage. Nos couvertures dégouttent, nous sommes trempés et glacés jusqu'à la moelle des os, pouvons-nous entreprendre prudemment de passer une autre nuit dans ce triste état ? N'est-ce pas, de gaieté de cœur, courir au devant des douleurs, de la goutte et des rhumatismes ? Si, à dix heures, le soleil ne nous a

pas montré son visage, riant, avec promesse de nous sécher dans le courant de l'après-midi, rappelons-nous que Moose n'est qu'à dix milles ; allons-nous y mettre à l'abri jusqu'à ce qu'un ciel plus élément nous permette de continuer notre voyage. *Procedere non tenetur homo cum tanto incommodo.*

\* \* \*

A dix heures, de gros nuages noirs, rasant le sol, continuaient de nous fouetter la figure de leurs gouttes de pluie glaciale. Nous jetons le bagage pêle-mêle au fond du canot ; et tristes, sans parler, un peu bourrus, nous partons. La violence du vent et la force des avirons nous charrient à toute vitesse sur les vagues sombres et verdâtres, au sommet blanchissant. L'eau coulait de nos chapeaux comme d'une gouttière ; elle entraînait par le collet de nos chemises et sortait par nos bottes, non sans nous avoir fait frémir et frissonner en nous glissant le long de l'échine. Silence à bord, toutes les figures grimées. Choum avait la visière de sa casquette sur l'oreille gauche. Le R. P. Nédelec était tout honteux, il avait la tête basse ; depuis vingt ans, c'est la première fois qu'il recule devant l'ennemi. Moi, qui ne suis point aussi fier, je me réjouissais.



HAUT-CANADA. — Rivière de la Petite Baleine ; d'après un dessin du Rév. Père Paradis.

sais intérieurement, par avance, de la chaleur du feu et de l'hospitalité de M. Cotter. Du voyage, nous n'avons eu encore pareille nuit et pareille et pareille journée ; difficilement nous rencontrerons pire.

Qu'il fait bon de s'entendre dire :

— Messieurs, vous êtes les bienvenus ; changez d'habits, chauffez-vous à votre aise, la maison est la vôtre.

On va, on vient, on court, tout le monde s'empresse autour de nous. Un quart d'heure après, nous nous retournons devant la cheminée, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, comme des poissons qu'on rôtit à la broche. La chaleur bienfaisante entre par tous les pores, s'insinue dans les veines, pénètre jusqu'aux os, et la gaieté revient au cœur.

\* \* \*

La soirée fut délicieuse. Nous étions confortablement assis, en demi-cercle, dans de grands fauteuils, les pieds tournés à la chaleur. Cinq petits enfants, au teint frais, à la figure réjouie et aux yeux vifs, se pressaient, comme des perdreaux, autour de leur mère. Ils nous donnèrent un concert sacré, chantant plusieurs des hymnes gracieuses et enfantines, contenues dans leur

*Book of common prayers.* Ce livre est extrait presque textuellement du Rituel catholique. Je prenais plaisir à l'examiner, et je ne pouvais m'empêcher de penser : "Comme l'esprit anglais est conservateur ! les anglicans ont gardé ici les preuves de leur scission religieuse au risque de les voir se retourner contre eux. Et en même temps comme l'esprit humain est inconsequent ! ces pages seules devraient suffire pour ramener les enfants à l'Eglise de leurs pères." Sur l'invitation du bourgeois, nous chantâmes à notre tour le *Pange Lingua*, le *Verbum Supernum* et plusieurs cantiques à Marie. Quand nous entonnâmes : "Nous vous invoquons tous," chant qui va sur l'air du *God save the Queen*, tout le monde se leva ; c'était un hommage rendu à celle qui était la Reine, non seulement du vaste empire britannique, mais encore du ciel et de la terre. Les sons graves, lents et sonores du trombone, soutenaient les voix. Pour un moment, le salon se trouva converti en une chapelle où tous priaient, sinon avec une même foi, du moins je n'en doute pas, avec un même cœur, un même amour. Enfin, quand nous dûmes aller demander au sommeil des forces pour le lendemain, nous ne pûmes nous empêcher de nous dire : "N'est-ce pas que c'est un peu plus gai qu'hier soir sous la tente, à Hay-Creek ?"

\* \* \*

La journée d'aujourd'hui, lundi, est claire, belle, avec un brillant soleil dont les rayons ont peine à réchauffer les frissons de l'atmosphère ; cependant le vent du Nord tient toujours solide. Nous passons le temps au salon à continuer les agréables conversations d'hier soir, ou sur la côte à respirer les salins, à regarder les sauvages qui travaillent sans se parler, gais, alertes, agaçant l'un, agaçant l'autre, bondissant comme des agneaux, les plus heureux des hommes. Je profite aussi de ce

loisir princier, dans une bonne chambre, auprès d'une table solide, pour mettre bout à bout mes notes diverses sur l'histoire des découvertes et des premiers établissements de la Baie d'Hudson. Je vous les envoie tels quels. Vous y verrez que nous ne sommes ni les Christophe Colomb ni les Jacques-Cartier de cette mer intérieure.

\* \* \*

Le 24 juin 1610, Hudson entra dans le détroit qui a depuis porté son nom. C'était un marin d'une expérience consommée et d'une bravoure à toute épreuve. Déjà il avait fait trois voyages sur les côtes de l'Amérique, cherchant un passage aux Indes Orientales ; dans sa dernière expédition, en 1609, il avait découvert, exploré et baptisé la rivière Hudson, sur les bords de laquelle les Hollandais bâtirent bientôt New-Amsterdam, aujourd'hui New-York.

\* \* \*

Il poussa jusqu'au fond de la baie, en visita avec grand soin la côte occidentale et, au mois de novembre, pénétra dans un enfoncement au sud-ouest, où il fit hâler son vaisseau au rivage pour